

Comme elle vient

Raphaëlle Riol

Comme elle vient

Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet
Photo : © ???????

© Rouergue, 2011
www.lerouergue.com

—l
—a
—b
—r
—u
—n
—e

*« Le monde est vieux, dit-on, je le crois, cependant
Il le faut amuser encore comme un enfant. »*
Jean de La Fontaine

1^{er} novembre
« *With all memory and fate driven deep*
beneath the waves... »

Aujourd'hui, on ne peut pas encore dire que tu es morte. Donc, *a priori*, tout va bien.

Je suis descendue seule sur la plage en ce dimanche matin de la Toussaint. J'ai laissé Antoine à l'hôtel. Il avait manifestement un « petit coup au moral », comme tu peux t'en douter. C'est ainsi qu'il résumait les choses. Je l'ai laissé dans sa chambre dont les volets étaient encore clos.

Ça me plaît d'être seule avec lui. De vraies retrouvailles. J'en ai rêvé depuis toujours... Rien que lui et moi, sans Jules qui a absorbé toutes nos énergies depuis la rentrée scolaire, et sans toi qui t'es tirée voici quatre mois et qui ne semble pas vouloir mettre fin à cette absence provisoire. Tes « vacances personnelles », c'est ainsi que tu les as franchement nommées le jour de ton départ.

J'ai traversé le port. Il était environ neuf heures. Le soleil faisait reluire les mâts qui tintaient et sourire les paresseux vautrés dans les fauteuils des clubs. Ça et là, des chiens

rôdaient autour des filets laissés à terre ou près des tables de bistrots, pour ramasser des bouts de pain ou de croissant. Aucun bruit. Les gens d'ici, contrairement aux touristes, définissent le sacré par le silence, la solitude, la tranquillité. Et les animaux les imitent. Ils rôdent, sans bruit. C'est ce que tu apprécies particulièrement quand tu es ici. Ils ne dérogent à cette règle que deux ou trois mois, pour vivre tout le reste de l'année au ralenti. Les vieux chats, par exemple, font ainsi. C'est une forme de sagesse.

En traversant le port, presque sur la pointe des pieds, comme plus tôt dans le couloir de l'hôtel, j'ai pensé que Papa était en phase avec le monde, je veux dire, avec cette léthargie collective. Une expérience locale, un retour aux sources pour lui. Rien d'inquiétant, donc, me disais-je en enjambant le parapet de l'entrée de la plage.

Cette plage, je ne l'avais connue que noire de monde quand on y passait nos vacances il y a quelques années de cela, étouffante de chaleur mais magnifique sous le soleil, avec son eau turquoise et ses pins. Aujourd'hui, il n'y avait personne, « pas un chat ». La plage de mes souvenirs était à présent lavée, débarrassée par les vagues de tous ces inconnus qui avaient peuplé le décor de nos grandes vacances. Tout ce paysage, rien que pour moi et quelques rares badauds que j'apercevais au loin sous la forme de petites taches noires sur le sable blanc. Ce matin, ils devaient tous être au cimetière. Recueillis et solennels. Silencieux, aussi. Parce que les morts, c'est sacré, dans les régions où l'on ne parle pas beaucoup. On y pense peut-être plus qu'ailleurs. Je ne sais pas.

Au début, je me suis dit que j'allais marcher sur la plage, ou bien courir. J'ai gardé mes Doc Martens et me suis doucement mise à trotter. Par terre, on apercevait çà et là des vestiges

de l'enfance et de l'été passé : un bout de pelle en plastique décoloré, un cœur dessiné en galets. Un chien m'a repérée et s'est mis à galoper à mes côtés. Je me suis dit que je devais certainement avoir l'air d'une débile à courir aussi vite qu'une dératée avec un chien qui n'était même pas le mien à mes côtés. Alors je me suis arrêtée et j'ai balancé un bâton dans les pins. Le chien a foncé droit vers le talus et a disparu. J'ai finalement ôté mes chaussures et les ai mises dans mon sac, puis je me suis assise dans le sable frais pour regarder la citadelle encore rose du matin. Avant, tu passais des heures à la dessiner sous tous les angles sans jamais être satisfaite. Là, à force de scruter cette imposante masse octogonale plantée dans l'eau claire, je me suis moi aussi sentie lourde. Je crois que la contemplation n'est pas de mon âge car elle me fatigue vite. Un contretemps gênant pour les corps jeunes comme le mien.

Mais allongée sur le sable, et fixant les nuages, j'ai bien été obligée de repenser à mon anniversaire qu'Antoine avait oublié de me souhaiter la veille (toi aussi d'ailleurs, puisque tu n'avais ni téléphoné ni envoyé de mot). Au-dessus de ma tête, les mouettes me narguaient. On aurait dit des gyrophares affolés. J'ai aussi pensé à Roberto, ce type que j'ai croisé chez Marine juste avant de partir en vacances. À mon prénom, enfin. « Desdémona ». Neuf lettres enfilées comme sur un collier ridicule de bonbons chimiques écœurants que je ne m'habitue toujours pas à porter au bout de dix-huit ans, et dont je ne connais toujours pas l'origine ni la raison. Antoine a promis qu'il m'expliquerait un jour. Toi, en revanche, t'as toujours eu l'air emmerdée et malhonnête à chaque fois que je t'ai posé la question. Vous deux dites que c'est beau alors que c'est laid. Inlassablement et en chœur vous bredouillez « Othello », aussi mal à l'aise que deux complices désunis devant l'adversité. Vous qui n'aimez pas Shakespeare...

J'y pense souvent à mon prénom. Pompeux et broussailleux, tel un vieux décor baroque. Il alimente la part de mystère que je cultive en moi, celle des origines et de ses paradoxes. Faut-il défricher toutes les mauvaises herbes ? Par compassion, la majorité des gens m'appelle « Mona ». Comme la Joconde. Je préfère. C'est mieux ainsi. Sauf un. Mon prof d'anglais, le jour de la rentrée scolaire. Un vieux rocker raté sur la pente descendante de sa profession. Je me souviens encore de cet interminable et vicieux sourire qui articulait mon prénom à n'en plus finir : « Des-dé-mo-na Giudicelli », se répétait-il à lui-même comme pour se faire vomir. Il avait ajouté : « Moi aussi, j'aime bien le théâtre... et la musique, davantage encore. » « Des-dé-mo-na » encore une fois et tes mâchoires se coinceront, avais-je pensé. Il lui arrive souvent de me regarder avec pitié et affection.

De fil en aiguille, de mon prénom aux origines, j'ai fini par penser à toi, à ton départ précipité début juillet. Ça me revenait, tout en grattant le sable avec mes mains. « Piquée par une mouche », c'est ce qu'on dit dans ces cas-là. T'es partie, un matin, sans prévenir. Tu nous as dit au revoir rapidement en prétextant une envie subite – ou un besoin, une nécessité peut-être, je ne me souviens plus très bien – de voyager. Jules a explosé en sanglots. Toi aussi, mais ça ne t'a pas empêchée de te tirer pour autant. Avec le son des vagues, j'ai revu la scène au ralenti. Seconde par seconde, j'ai passé les décors au peigne fin pour y remarquer des détails de second plan restés jusque-là inaperçus... Ou bien couche par couche, comme quand on pèle délicatement un oignon les yeux grands ouverts en se fixant pour ultime défi de ne pas pleurer. Le principal concerné n'avait pas bougé d'un iota. Pas davantage que ce matin où il hibernait doucement dans sa chambre

d'hôtel. Quand tu t'es retrouvée sur le pas de la porte, on a fini par comprendre au détour d'une phrase sans fin, que tu parlais en Asie. Le Vietnam peut-être, ou l'Inde... je ne sais plus. Du coup, je me souviens d'avoir murmuré à l'oreille de Jules que je t'avais entendue dire, dans cette longue phrase où tout le monde s'était perdu, que tu comptais lui ramener un éléphant. Tu m'excuseras, mais ça m'est venu comme ça, pour dédramatiser la situation.

Il s'est arrêté de pleurer sur le champ, t'a poussée dehors pour que tu t'en ailles le plus vite possible. En y repensant, t'as sûrement dû croire qu'il était en colère et qu'il te détestait. Ça a dû être un peu dur pour toi, mais ça devait faire partie des risques auxquels tu avais réfléchi avant d'agir. Car tu réfléchis toujours avant d'agir. Des heures durant.

Je ne me souviens vraiment pas si je t'ai dit au revoir. Vaguement, peut-être. J'ai surtout regardé Antoine qui regardait Jules te pousser dehors. Les regards sont fuyants quand on ne se sent plus désiré, c'est bien connu. Ensuite la porte s'est refermée d'elle-même, et c'est à peine si on a entendu tes pas sur le parquet du palier. Tu t'es évaporée en moins de deux. Une vraie goutte d'éther sur une table de dissection... Il ne restait que ton parfum diffus dans l'entrée (celui que tu mets depuis toujours, mais dont tu as oublié le flacon dans la salle de bains). Une légère évanescence qui évoquait déjà l'absence.

Ensuite, c'est passé très vite. Les plus belles vacances de ma vie, je dois te le dire franchement. Pour une fois, on a fait tout ce qui nous passait par la tête. Londres, les festivals, et Disneyland pour Jules. Antoine ne nous a rien refusé. Rien à voir avec le traditionnel mois de juillet à crever à petit feu comme des mouches sur du papier gluant dans la maison de

campagne familiale, où tout le monde se doit par tradition de jouer à des jeux crétins et ringards. Ne le prends pas mal, mais tu ne nous as presque pas manqué tant qu'on supposait que tu reviendrais. Une évidence que tu avais bredouillée avant d'embrasser Antoine une dernière fois. Alors, dociles, on y a cru et on en a profité pour faire des trucs que t'aimais pas.

Mais aujourd'hui, je me demande si tu rentreras un jour. Nous abandonner serait-il vraiment grave ? Je vous ai toujours entendu dire, Antoine et toi, que personne n'appartient à personne. C'est un théorème fondamental chez nous. Récemment, il a prononcé cette belle phrase, alors que je te traitais de mère indigne : « Chacun réalise le mythe de l'évasion à sa façon, Mona. » C'était bien dit. Quand Papa fume, il parle aussi bien qu'Allen Ginsberg. Tu le sais, d'une manière générale, il est très tolérant. C'est culturel chez lui.

Est-ce que tu lui manques ? (J'entends déjà cette unique question qui t'obsède.) Sûrement, mais il ne le dit pas. Quand Jules, un matin, en touillant méthodiquement dans ses céréales, lui a demandé si tu ne t'étais pas mariée avec un dresseur d'éléphants, Papa a répondu qu'il ne le pensait pas, qu'on aurait sûrement reçu le faire-part depuis tout ce temps. Ce que je peux dire, c'est qu'il a bien profité de sa solitude cet été pour recouvrer son ancienne vie d'adolescent, momentanément étouffée par la vie conjugale. À sa manière, pas comme n'importe quel type de son âge aurait fait. C'est un poète, Antoine, tu le sais. Il s'est dit, je pense, qu'il fallait mieux jouir de cette solitude occasionnelle plutôt que des femmes. Il a pris ça pour une opportunité de convalescence. Alors il a racheté une chaîne hi-fi, une de très bonne qualité, puis des tas de CD pour remplacer tous ses vinyles. Une quantité démentielle. L'intégrale de Hendrix, celle des Doors,

puis celle de Dylan, des Who, des Byrds, Jefferson Airplane... Des DVD de concerts aussi. Dans la chaleur étouffante du mois de juillet, je l'ai surpris, une nuit, couché sur le tapis du salon et transpirant, la chemise collée au torse, en train de se repasser en boucle des extraits du Monterey Pop Festival. Je savais qu'il aimait Janis Joplin, mais à ce point-là, ça m'a épatée.

En quelques semaines, il a acheté plus d'une centaine de disques et avait l'air d'un gamin ébloui, contemplant son butin comme un retour bien mérité à cette jeunesse qu'il avait laissée de côté au fur et à mesure qu'il avait pris des années. C'est devenu compulsif. Je lui ai alors appris à télécharger des morceaux sur Internet. À partir de ce moment-là, il n'a plus fait que ça pendant deux semaines. Il nous a même envoyés dix jours chez ta copine Nadine pour satisfaire au mieux sa passion. Sur la plage, ce matin, en grattant le sable et en le faisant doucement couler le long de mes avant-bras, j'ai cru comprendre : il accumulait les disques avec la même exaltation que celle d'un archéologue découvrant au milieu du désert les traces d'une présence primitive. Il remontait jusqu'aux années décisives de sa vie. Depuis que tu es partie, il est redevenu jeune. C'est une équation compliquée, un peu difficile à admettre pour ceux qui en sont le résultat, les enfants. Mais aujourd'hui, j'ai tout compris. Et c'est sans doute pour cette raison que le temps de cette parenthèse pas encore refermée lui a semblé bref et que tu ne dois pas encore lui manquer vraiment.

Bien sûr, c'est Jules qui pâtirait le plus de ton absence indéterminée. Pour l'instant, il ne pense qu'à l'éléphant, mais bientôt, qui sait s'il ne craquera pas ? C'est un peu trop gros pour que ça puisse durer. Depuis quelque temps déjà, je sais qu'il s'endort avec Antoine dans votre lit. C'est une parade

contre la casuistique interminable des soirs d'insomnie qui martèle son esprit monomaniacal de gamin de six ans. Jules pose des questions sur tout, tout le temps, et c'est pire depuis que tu es partie. La mort, la politique, la volonté et même Dieu, des fois. La plupart du temps, Antoine se tait. Toi, au contraire, tu répondais toujours à côté pour gagner quelques minutes de tranquillité. Mais Antoine, lui, dit qu'il ne sait pas, et ça stimule Jules pour en poser d'autres par rafales. Quand il se réveille le matin dans son propre lit, Jules demande comment ça se fait qu'il soit là. Nous, on feint l'étonnement. Du coup, il est persuadé que son lit a des pouvoirs magiques et il ne veut plus y dormir du tout...

À midi, j'étais toujours sur le sable à regarder le ciel quand mon téléphone a vibré. C'était Antoine. Il voulait savoir si j'étais réveillée. J'ai répondu que oui, que ça faisait trois heures que je l'attendais sur la plage. Il est finalement apparu au loin. On aurait dit un clochard qui titubait maladroitement sur le *Canon* de Pachelbel. Kaspar Hauser, en quelque sorte. De près, c'était pire encore. Pas rasé, débraillé, il avait manifestement fumé toute la nuit et le réveil était difficile. J'ai fait semblant de ne rien remarquer pour ne pas le vexer. Il m'a demandé :

– Tu t'es baignée ?

– Non, je t'attendais.

– T'as fait quoi pendant tout ce temps, alors ?

– Rien, je te dis ! Je t'attendais.

– Ah, c'est beau, cette admiration sans bornes pour son papa...

– J'ai réfléchi, aussi.

– Oh, sans rire ! À quoi ?

– À nous, à mon anniversaire que t'as oublié hier...

– Je suis désolé... Viens que je t'embrasse, ma chérie ! Dix-huit ans... Putain, qu'est-ce que je suis vieux... Oh, putain... Je suis foutu, là... Dix-huit ans...

Il puait. Un vrai raton laveur. Sans doute avait-il dû vider le minibar par la même occasion (et ça, il ne le fait pas quand t'es là). Pour s'excuser de sa négligence, il m'a promis une bouteille de champagne.

Soudain, les mouettes se sont tuées à cause d'un nuage et lui s'est subitement assombri. La culpabilité de l'oubli, sans doute. Alors, je l'ai laissé s'enfoncer dans ses pensées noires de poète du lendemain. Je savais qu'il n'en serait que meilleur le soir même. Je ne sais pas si t'as remarqué, mais quand il pense, Antoine fixe toujours un point situé à gauche et en haut, en serrant les dents. Une sorte de repère où il a pris l'habitude de décrocher ses idées les plus subtiles. Un memento mobile et très personnel qui flotte au-dessus de sa tête en permanence, tel une épée de Damoclès.

Je suis donc partie me baigner toute seule. J'avais peur qu'il se noie dans l'état où il était. J'ai mis la tête sous l'eau encore chaude pour un premier novembre. Rien que pour entendre ces sons métalliques qui n'existent qu'en Méditerranée et pour apercevoir les paillettes de sable qui s'agitent autour du corps. Ça m'a fait penser à l'une de ces bulles de souvenirs clapotantes posées sur mon bureau. Il m'arrive d'en secouer une machinalement pour enneiger un Colisée en plastique. (Par convention, la mélancolie se doit d'être kitsch). À cet instant, c'était moi sous les paillettes. Et comme si Antoine avait retourné la terre entière pour me voir sous la neige, j'ai fait le poirier face à lui. Mais ses yeux étaient loin d'être ceux, écarquillés, des enfants rêveurs. J'avais plutôt l'impression qu'il pleurait. À moins que ce ne soit le reflet du soleil sur l'eau qui l'obligeait à ciller ainsi.